

Défi pour les Sciences Sociales en Amérique Latine et la Caraïbe

Émir SADER

Grâce à la pensée critique latino-américaine, nous avons été des protagonistes de grands débats et de grandes interprétations sur notre continent, sur notre histoire, sur les grands agents sociaux de transformation. Nous sommes à contre-courant de la pensée unique et continuons sur cette lancée.



Luce TURNIER, *Femme assise*

Le Conseil Latino-Américain de Sciences Sociales (CLACSO) est fier de s'édifier dans la pensée critique Latino-Américaine. La pensée ne peut être unique. Si elle était unique, ce ne serait pas de la pensée mais des dogmes, des clichés, des normes imposées par des organismes internationaux que certains prétendent déguiser en pensée théorique.

Nous sommes à contre-courant des medias qui essayent de réduire la pensée intellectuelle et d'interprétation à certains clichés parce que nous avons toujours une vision critique, pluraliste, combative.

L'Amérique Latine vit une nouvelle période historique qui soulève beaucoup de défis pour les intellectuels de la pensée sociale latino-américaine. Dans le passé, nous avons été les protagonistes des grandes interprétations, mais aujourd'hui, à vrai dire, nous déplorons qu'une partie importante des intellectuels ne soit plus versée aux problèmes contemporains vécus dans le continent. Ce sont des problèmes difficiles et complexes.

Nous avons été victimes de trois énormes facteurs régressifs. Premièrement, des dictatures militaires dans certains des pays les plus importants du continent ; deuxièmement, la crise de la dette qui a

mis fin au long cycle économique d'expansion initié durant les années 30 et a exclu le thème du développement de l'agenda théorique. Troisièmement, nous avons été le continent qui a eu le plus grand nombre de gouvernements néolibéraux dans leurs modalités les plus radicales.

✿ Pendant que l'Europe renonce à son état de bien-être social qui l'a caractérisée durant 30 ans, nous affirmons les droits sociaux dans beaucoup de pays du continent et nous étendons le travail formel, les salaires, les politiques sociales qui s'universalisent pour l'ensemble de la société, à des couches qui n'avaient jamais eu les droits fondamentaux

L'Amérique Latine a été une victime privilégiée de la globalisation néolibérale. Le monde a changé, il est passé d'un monde bipolaire à un monde unipolaire sous l'hégémonie impérialiste nord-américaine, avec les énormes conséquences que cela implique. Nous sommes passés d'un long cycle d'expansion à un long cycle récessif; d'un modèle hégémonique de bien-être social ou régulateur ou keynésien à un modèle libéral de marché, qui affirme simplement qu'améliorer les conditions de vie est une lutte contre les autres dans le marché, ce qui représente d'énormes transformations. L'Amérique Latine a été une victime spéciale de ces changements. Dans les années 90, nous étions une carte géographique pratiquement homogène de gouvernements néolibéraux. À peu près le même modèle envahissait pratiquement le continent.

À partir de la dernière décennie du siècle passé, plusieurs gouverne-

ments ont été élus dans le continent comme une réaction, comme une réponse à l'épuisement du modèle néolibéral. Nous pouvons constater, dix années après, que nous sommes l'unique région du monde ayant des modèles économiques de développement social qui articulent l'expansion économique et la distribution de la rente. Nous sommes le continent le plus inégal du monde; celui qui a le plus diminué l'inégalité durant la dernière décennie.

Nous sommes à contre-courant de ce qui se passe en Europe. Pendant que l'Europe renonce à son état de bien-être social qui l'a caractérisée durant 30 ans, nous affirmons les droits sociaux dans beaucoup de pays du continent et nous étendons le travail formel, les salaires, les politiques sociales qui s'universalisent pour l'ensemble de la société, à des couches qui n'avaient jamais eu les droits fondamentaux. L'Amérique Latine est aujourd'hui une contrepartie aux modèles néolibéraux. L'Europe donne des réponses néolibérales à la crise néolibérale. L'Europe verse de l'alcool sur le feu. Elle subit des privations que nous avons endurées dans le passé mais que nous avons su surpasser.

Mais les défis que les gouvernements Latino-Américains doivent affronter ne cessent d'être énormes. En premier lieu, étant donné que le cadre international demeure à prédominance néolibérale, ce qui signifie aujourd'hui récession et financiarisation de l'économie internationale. En second lieu, parce que ces gouvernements, au départ, ont trouvé un État désarticulé, une société fragmentée, une économie pénétrée par le capital étranger, c'est-à-dire, d'énormes éléments de régression. Nous vivons des circonstances difficiles.

Ce cadre social implanté par divers pays Latino-Américains du sud que j'ai mentionné, se donne dans un cadre exportateur latino-américain et est, à chaque fois, plus exportateur de matières premières. L'exportation de soja vers la Chine, est la pop-star du commerce extérieur Latino-Américain. La production de soja est dominée par l'agrobusiness, par Monsanto, avec tous les dommages de détérioration de la terre et de concentration de la propriété de la terre. En même temps, d'autres produits énergétiques primaires, gaz, pétrole, très valorisés à échelle mondiale, sont aussi des éléments fondamentaux pour obtenir des ressources. Nous avons des contradictions, d'une part, des régressions économiques et, d'autre part, des avancées sociales. C'est un défi énorme.

✿ L'exportation de soja vers la Chine, est la pop-star du commerce extérieur Latino-américain. La production de soja est dominée par l'agrobusiness, par Monsanto, avec tous les dommages de détérioration de la terre et de concentration de la propriété de la terre

Ce défi ne doit pas ressembler à quelque chose à quoi nous devons adhérer ou refuser. L'histoire avance toujours de façons hétérodoxes. Très souvent, nous, les intellectuels, regardons la théorie et la trouvons très belle. Nous regardons la réalité et nous ne la trouvons pas aussi belle. Souvent nous conservons la théorie et donnons dos à la réalité. Il ne s'agit pas d'interpeller la réalité à partir de la théorie. Au contraire, nous devons interpeller la théorie pour comprendre la réalité. La réalité est contradictoire, complexe. Aujourd'hui, nous devons valoriser les

avancées existantes, mais aussi, nous questionner sur tous les problèmes qu'elles soulèvent. Nous avons des sociétés qui traversent aujourd'hui des processus de démocratisation économique et sociale énormes. Auparavant, les modèles économiques en vigueur se préoccupaient strictement de l'exportation et de la consommation de luxe. Aujourd'hui, nous avons un marché interne de consommation populaire qui est très important au niveau de l'éthique, du social et de l'économique.

Une crise de la dimension et de la profondeur de la crise du capitalisme international nous aurait tous conduits vers une récession énorme. Nous avons résisté parce que nous avons diversifié notre commerce international, tout au moins une partie du continent, ne dépend pas seulement des États-Unis. Nous n'avons pas signé des traités de libre commerce avec les États-Unis. Nous commerçons avec l'Asie, particulièrement avec la Chine, avec l'Amérique Latine et nous avons un marché interne de consommation populaire important. C'est pour cela que nous avons résisté, nous avons besoin de leurs demandes, nous avons réduit le rythme de croissance, mais nous ne sommes pas en récession.

 **La fin de l'Union Soviétique a signifié non seulement la fin d'un modèle, mais aussi la démoralisation du socialisme, l'affaiblissement de l'État, des solutions collectives, de l'économie planifiée, du monde du travail, du parti, de la politique**

Il existe déjà une certaine multipolarité économique à l'échelle mondiale. C'est une difficulté car l'hégémonie néolibérale existe encore

dans le monde. Il suffit de voir les solutions néolibérales qu'ils donnent eux-mêmes à leurs crises néolibérales. C'est le thème central de la journée. Le capitalisme porte son habit le plus mercantile, son costume néolibéral, celui qui croit que tout se vend, tout s'achète, que tout a un prix et dont l'utopie est le shopping-center. Un monde de commerce, un monde de consommateurs, non pas un monde de droits, de citoyens. C'est un univers nouveau que nous devons thématiser. Parce que, d'une part, le capitalisme laisse voir ses limites, il fait un strip-tease. Mais, d'autre part, les facteurs de surpassement du capitalisme ont eux aussi subi des régressions énormes. La fin de l'Union Soviétique que nous aimions ou non le modèle qu'ils avaient — a signifié non seulement la fin d'un modèle, mais aussi la démoralisation du socialisme, l'affaiblissement de l'État, des solutions collectives, de l'économie planifiée, du monde du travail, du parti, de la politique. Spécialement le monde du travail, qui est fondamental pour construire une société alternative à celle de la consommation et de la spéculation financière.

Nous vivons un moment de turbulences probablement prolongées. Décadence de l'hégémonie nord-américaine sans que n'apparaisse un ensemble de forces pouvant la substituer. Décadence et épuisement du modèle néolibéral sans qu'un modèle qui puisse le substituer ne se pointe à l'horizon. Nous sommes dans une période de dispute hégémonique, de turbulences énormes.

Nous avons de grandes responsabilités, surtout nous, qui travaillons dans des Universités publiques financées avec les impôts de l'ensemble des citoyens que les

filles, en grande mesure, ne fréquentent pas. Nous devons obligatoirement chercher, nous mettre au diapason, affronter les dilemmes que confrontent nos sociétés. Nous ne pouvons pas nous renfermer entre les murs et la spéculation théorique vide, sans aucune fertilité. Il y a longtemps déjà que nous vivons une dichotomie entre la pratique théorique enfermée dans l'Université, sans fertilité, sans transcendance pratique, et pratique politique, sans réflexion théorique, ce qui est grave pour tous les deux : la théorie se renferme sur elle-même et la pratique devient souvent pragmatique, électoraliste, sans horizons stratégiques. Notre devoir est d'articuler des politiques publiques qui relient la formulation théorique à des propositions concrètes de transformation de la réalité. C'est notre responsabilité. Nous l'affrontons dans une certaine mesure. La capacité intellectuelle et théorique des pays tels le Mexique, le Brésil, l'Argentine, la Colombie, pour ne citer que quelques-uns, n'est pas mise, en grande mesure, au service de la recherche d'alternatives. Il faut toujours dénoncer, mais non pas seulement dénoncer car celui qui dénonce toujours, sans proposer d'alternatives, ne va pas surpasser les problèmes qu'il dénonce. Il faut nous joindre aux forces sociales, politiques, culturelles, afin que nos idées puissent se renforcer, se matérialiser en alternatives.

Dans notre continent il y a des avancées importantes. Mouvements sociaux qui s'organisent en forces politiques pour transformer la société; mouvements populaires qui sont des protagonistes de transformations importantes. Mais le travail intellectuel, très peu articulé avec ces forces, est très peu utile pour qu'il comprenne les difficultés que nous confrontons. Nous vivons dans un vieux monde



Tamara BAUSSAN, *Marché*, 1973

qui insiste à survivre et un monde nouveau qui a des difficultés pour percer. Nous devons nous unir avec toutes nos forces.

Nous avons la joie de vivre des idées. L'écrasante majorité de l'humanité fait un travail qu'elle n'aime pas, qui ne l'intéresse pas, un travail totalement aliéné. Je ne dis pas que le nôtre ne le soit parfois. Mais nous avons le privilège d'avoir conscience de nous-mêmes, de la société ; nous avons une certaine liberté de critique, de proposition, d'élaboration, de publication, malgré les limitations existant dans nos sociétés, ce qui nous donne une marge, une obligation d'engagement social, politico-idéologique et culturel bien plus grande que ce que nous avons assumé jusqu'à maintenant.

Le marché est une alternative de survie, mais allons-nous vivre pour survivre ou allons-nous vivre pour avoir plus de conscience, pour être plus solidaires, pour être plus humanistes ?

Il n'y a pas d'éducation significative qui ne soit un exercice de désaliénation. Il ne suffit pas d'avoir à disposition un grand nombre de données. Nous perdrons toujours face à Google qui a beaucoup plus d'informations que celles que nous pourrions apporter nous-mêmes. Nous devons offrir l'interprétation. Aider les gens à acquérir une conscience sociale. Surpasser cette monstrueuse machine médiatique qui les empêche de prendre conscience d'eux-mêmes. C'est un travail énorme.

✚ Nos universités ne doivent pas former des étudiants pour la vie, pour la lutte, pour la conscience, pour la citoyenneté, pour l'émancipation

CLACSO est engagé dans cette voie et essaie d'avancer. Nous avons des groupes de travail multidisciplinaires qui se penchent sur des thèmes essentiels. Je termine cet exposé avec une proposition : que

nous organisons un groupe sur le thème de l'état des sciences sociales en Amérique Latine. C'est un thème pour une recherche plus profonde. Quelques-uns des intellectuels les plus importants d'Amérique Latine sont présents ici. Je vous invite tous, ceux qui ont une grande expérience, ceux dont l'expérience est moindre, à organiser un groupe de travail qui, peut-être, dans un certain délai, pourrait non pas faire une courte et pauvre intervention comme la mienne, mais quelque chose qui a déjà été fait en Europe sous la coordination d'Immanuel Wallerstein : une analyse multidisciplinaire de l'ensemble de la connaissance des Sciences sociales et humaines, l'état actuel, les formes d'élaboration, les pratiques, les lieux, les financements –particulièrement, l'affaiblissement des financements pour les Sciences sociales en faveur des sciences dénommées dures. C'est l'invitation que j'ai à faire.

Les valeurs sont le thème le plus important de notre temps. Le mode de vie nord-américain est la force la plus importante de l'hégémonie capitaliste et impérialiste nord-américaine. Décadentes économiquement et politiquement, les valeurs américaines ne sont militairement pas capables de mener deux guerres à la fois et de les gagner, mais elles ont le mode de vie nord-américain, que j'ai déjà mentionné, basé sur le shopping-center, sur le consommateur, où tout a un prix dans la mercantilisation de nos sociétés. Nous vivons et continuons à vivre un processus de mercantilisation brutal, où tout ce qui était droit devient marchandise.

Démocratiser c'est « démarchandiser », sortir de la sphère du marché et entrer dans la sphère du droit : éducation, santé, transport, etc., énorme bataille parce que les

valeurs nord-américaines demeurent hégémoniques dans nos sociétés. La Chine fait un effort énorme pour sortir de la pauvreté, mais le fait selon le modèle d'économie de marché. Les jeunes pauvres de nos périphéries, victimes principales de ce système, ambitionnent toujours la consommation de style nord-américain –les marques, la consommation-. Nous avançons moins dans cela. Nous démocratisons les sociétés Latino-Américaines mais nous n'avons pas de nouvelles valeurs. Nous devons aider ces forces émergentes à construire de nouvelles formes de sociabilité, d'humanisme, de solidarité, des valeurs différentes et opposées à celles privilégiées par l'économie de marché. Nos analyses peuvent aider. La théorie à elle seule ne peut rien résoudre sinon notre satisfaction de comprendre le monde, mais si les gens n'assument pas les théories et la force de la compréhension consciente des choses, ils ne construisent pas un monde nouveau.

Le défi est grand. J'espère que nous pourrions collectivement construire un bilan des Sciences sociales et humaines avec les jeunes et les moins jeunes suivant l'état de notre société pour mieux comprendre pourquoi la pensée intellectuelle Latino-Américaine d'aujourd'hui n'est pas à la hauteur des défis politiques que nous vivons. Voici la réalité.

Nous avons toujours été à l'avant-garde. La pensée sociale critique latino-américaine a toujours été en avance sur les processus, montrant les horizons, les conflits et contradictions. Aujourd'hui beaucoup moins, est-ce parce que les horizons ne sont plus aussi héroïques ni aussi épiques et ne suscitent pas d'aventures théoriques de plus grands horizons ? Mais la réalité est concrète : c'est le continent le plus inégal du monde. Il n'est ni le

plus riche ni le plus pauvre. Nous sommes partis de réalités empiriques concrètes très difficiles. Nous devons aider à avancer ces processus non pas avec ou contre les gouvernements, mais avec les gouvernements ou avec les forces sociales. Mais nous devons sortir des murs de notre Université dans lesquels nous sommes entrés grâce aux impôts de toute la population dont les enfants n'ont pas été admis à l'Université. Nous ne pouvons pas faire une carrière universitaire comme une fin en elle-même et nous préparer pour arriver dans le marché comme si l'Université était simplement une machine d'ascension sociale.

Nos Universités publiques doivent redevenir un lieu de débats ample, profond, inquiet et subversif, autrement elles ne remplissent pas leur fonction. S'il faut former pour le marché, que les universités privées fassent la formation. Dans les universités publiques financées par des ressources publiques, nous devons lutter pour la conscience des gens, pour la compréhension théorique intellectuelle, et pour l'engagement social et politique comme le Mexique nous l'a montré dans le passé.

Le Mexique a toujours été une référence intellectuelle et politique dans notre continent. Nous devons ramener ce Mexique plus près de nous. Nous n'avons pas de leçon à lui donner. Mais nous avons eu des expériences plus ou moins bonnes ou mauvaises. Nous ne voulons pas un Mexique plus proche des États-Unis que de l'Amérique Latine. Ce ne serait pas bon pour le Mexique. Pardon pour être entré dans la politique extérieure mexicaine, mais nous nous sentons tous Mexicains d'une certaine façon. Y a-t-il un sens que 90% du commerce du Mexique soit avec les États Unis qui, en fait, n'est pas une veuve riche, mais une veuve

en banqueroute ? Ce n'est pas la peine d'avoir une relation sérieuse avec elle. L'Amérique Latine est beaucoup plus dynamique. Le sud du monde est beaucoup plus dynamique. Venez et intégrons-nous.

 **Richesse du Mexique, Richesse de l'Équateur, Richesse de la Bolivie, Richesse d'Haïti. Notre monde. Nous devons être fiers de lui**

Nous avons un univers très riche, complexe et plein de contradictions. Il faut essayer de capter les contradictions des processus et non de les refuser. Il faut les comprendre. L'unique chose essentielle, dirait Georg Luckács, dans la pensée critique, est la dialectique. Son application à la réalité permet de la comprendre dans ses contradictions, dans ses mouvements réels. Nous disposons d'une théorie extraordinaire pour comprendre la réalité et nous avons la plus riche du monde actuel : l'Amérique Latine.

Quelle richesse y a-t-il dans la réalité européenne qui ne soit la destruction de l'état de bien-être et de mercantilisation de la société, ou aux États-Unis, une société absolument décadente qui génère une bonne partie de la violence au Mexique, en étant le plus grand marché consommateur de drogues et exportateur d'armes pour cette société ? Quelle richesse théorique ont ces sociétés ?

Richesse du Mexique, Richesse de l'Équateur, Richesse de la Bolivie, Richesse d'Haïti. Notre monde. Nous devons être fiers de lui. Mettons-nous à la hauteur des défis de notre temps de notre chère Amérique latine et de la Caraïbe.

*Centre de Conventions – Hilton,
6 novembre 2012, Mexico,*